

vu sa belle-mère et sa femme. Le Premier Consul, qui eût été bien aise de le rallier à lui, se raccommoda une fois à fond; mais cela ne dura que quatre jours. Le Consul jura alors de n'y plus revenir. En effet, depuis on essaya maintes fois de les rapprocher; Napoléon ne le voulut plus. Il prédit que Moreau ferait des fautes, qu'il se perdrait; et certes il ne pouvait le faire d'une manière qui justifiait plus complètement la prédiction du Premier Consul et le servît d'avantage.

A Wittemberg, quelques jours avant la bataille de Leipsick, on intercepta des chariots et des effets dans lesquels étaient les papiers de Moreau qu'on renvoyait à sa veuve en Angleterre. L'une de ces lettres était de M^{me} Moreau elle-même, qui avait écrit à son mari de laisser là ses hésitations, son insignifiance habituelle, et de savoir prendre hardiment un parti; de faire triompher le légitime, celui des Bourbons. Moreau répondait à cela, peu de jours avant sa mort, qu'elle le laissât tranquille avec ses chimères. « Me voilà bien rapproché » de la France, lui demandait-il, bien

» à même de prendre de bonnes informations.... Eh bien, on m'a fait donner » dans un véritable guépier. »

L'Empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le Moniteur; mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis qu'on vînt se vanter de ces actes désavoués jusque là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'Empereur. Il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille.

Le grand procès de Moreau et de Pichegru fut fort long, et agita grandement l'esprit public. Ce qui vint ajouter encore à l'éclat de cette affaire et à la crise, observait Napoléon, fut de se trouver compliquée avec l'affaire du duc d'Enghien, qui vint à la traverse. « Les hommes d'Etat, disait l'Empereur, » m'ont reproché une grande faute dans » ce procès, et l'ont comparée à celle de

» Louis XVI dans l'affaire du collier, qu'il
 » mit entre les mains du Parlement, au
 » lieu de la faire juger par une commis-
 » sion. Selon ces hommes d'Etat, j'au-
 » rais dû me contenter de livrer les cou-
 » pables à une commission militaire;
 » c'eût été terminé en deux fois vingt-
 » quatre heures; *je le pouvais*, c'était
 » légal, et l'on ne m'en eût pas voulu
 » davantage; je ne me serais pas exposé
 » aux chances que je courus. Mais je me
 » sentais un pouvoir tellement indéter-
 » miné; j'étais en même temps si fort
 » en justice, que je voulus que le monde
 » entier demeurât témoin. Aussi, les
 » ambassadeurs, les agens de toutes les
 » puissances assistèrent-ils constamment
 » aux débats! »

Quelqu'un alors fit observer à l'Empe-
 reur que le parti qu'il avait pris se trou-
 vait bien heureux aujourd'hui, et pour
 l'histoire, et pour son caractère. Il exis-
 tait par là trois volumes de pièces au-
 thentiques du procès.

Un de nous, qui servait alors à l'ar-
 mée de Boulogne, disait que tous ces
 événemens, même celui du duc d'En-
 ghien, y avaient paru en règle; qu'ils
 y avaient été tous adoptés, et que sa

surprise avait été grande, revenant quel-
 ques mois après à Paris, d'y trouver
 l'exaspération qu'ils y avaient créée.

L'Empereur convenait qu'elle avait
 été extrême, surtout celle causée par la
 mort du duc d'Enghien, sur laquelle
 même encore aujourd'hui en Europe,
 on semblait, disait-il, juger aveuglé-
 ment et avec passion. Il énumérait de nou-
 veau son droit et ses raisons; il a fait
 passer en revue les nombreuses tenta-
 tives pratiquées sur sa personne. Il ob-
 servait que pourtant il devait à la jus-
 tice de dire qu'il n'avait jamais trouvé
 Louis XVIII dans une conspiration di-
 recte contre sa vie; ce qui avait été,
 l'on pouvait dire, permanent ailleurs.
 Il n'avait jamais connu de ce prince que
 des plans systématiques, des opérations
 idéales, etc., etc....

« Si je fusse demeuré en 1815, a-t-il
 » continué, j'allais produire au grand jour
 » quelques-uns des derniers attentats.
 » L'affaire Maubreuil surtout eût été so-
 » lennellement instruite par la première
 » Cour de l'Empire, et l'Europe eût
 » frémi d'horreur en voyant jusqu'où
 » pouvait remonter la honte de l'assas-
 » sinat et du guet-à-pens. »

Vendredi 31.

Politique. — Angleterre. — Lettres retenues par le Gouverneur. — Paroles caractéristiques.

A cinq heures, j'ai été joindre l'Empereur dans le jardin; nous y étions tous réunis. Il était sur la politique, il peignait la triste situation de l'Angleterre, au milieu de ses triomphes; le gouffre de sa dette, la folie, le besoin, l'impossibilité pour elle d'être un pouvoir continental, les dangers de sa constitution, les véritables embarras des ministres; la juste clameur de tous. L'Angleterre avec ses cent cinquante ou deux cent mille soldats, faisant autant d'efforts que lui, Empereur, en avait jamais fait à l'époque de sa grande puissance, elle faisait peut-être davantage. Jamais il n'avait eu plus de cinq cent mille Français au complet. Les traces de son système continental étaient suivies maintenant par toutes les puissances du continent: elles le seraient plus à mesure qu'elles s'assiéraient davantage. Il n'hésitait pas à dire, et il le pouvait, que malgré les événemens du jour, l'Angleterre eût gagné à demeurer fidèle au traité d'Amiens; que l'Europe

entière y eût gagné; que lui seul, Napoléon, et sa gloire y eussent perdu; et que c'était l'Angleterre pourtant, et non pas lui, qui l'avait rompu.

Il n'était plus qu'un système pour l'Angleterre, continuait-il, celui de revenir à sa constitution, d'abandonner le système militaire, de ne plus se mêler du continent que par l'influence de la mer, sur laquelle elle régnait seule aujourd'hui. Si elle prenait toute autre marche, on pouvait lui prédire de grands malheurs; et elle la prendrait inévitablement cette marche, parce que toute son aristocratie le voudrait ainsi, et que l'ineptie, l'orgueil ou la vénalité de son ministère présent le feraient persister dans sa marche actuelle.

L'Empereur est rentré dans son cabinet où je l'ai suivi. Il m'a parlé d'une lettre qui, m'ayant été envoyée d'Angleterre par la poste ordinaire, aurait été retenue par le Gouverneur, pour ne lui avoir pas été adressée officiellement. On en disait autant d'une lettre pour le Grand-Maréchal. L'Empereur observait que s'il en était ainsi, il y aurait quelque chose de barbare et d'inhumain dans la conduite du Gouverneur, de les avoir

renvoyées sans nous en avoir parlé, sans nous donner la consolation d'apprendre de qui elles étaient..... Un défaut de forme, disait-il, peut se réparer aisément dans l'île; il ne saurait en être de même à deux mille lieues de distance de nous. A ce sujet j'ai raconté à l'Empereur qu'il m'était arrivé, du reste, quelques choses d'à peu près pareil, il y avait huit à dix jours. « Une personne allant en Europe m'avait persécuté pour m'être utile. Je m'étais rendu. Je l'avais chargée d'un vieux soulier, comme mode, et d'une montre à me faire changer, puisqu'ici on ne saurait les raccommoder. Le Gouverneur avait défendu ces commissions, parce qu'elles ne lui avaient pas été adressées à lui-même. Je n'en ai rien dit à personne, Sire, parce que mon principe est de dévorer une injure que je ne puis pas faire réparer; mais je trouverai le moment d'en faire connaître mon opinion au Gouverneur. En attendant, ni lui, ni mon commissionnaire n'ont eu la satisfaction de m'arracher ni un mot, ni une ligne, bien que le dernier soit revenu plusieurs fois à la charge. »

Après le dîner, l'Empereur, causant

sur notre situation et la conduite du Gouverneur, qui est venu aujourd'hui faire rapidement le tour de nos murailles, revenait sur la dernière entrevue qu'ils avaient eue ensemble, et disait des choses précieuses à ce sujet. « Je l'ai fort maltraité sans doute, disait-il, et rien que ma situation présente ne saurait me justifier; mais la mauvaise humeur m'est permise: j'en rougirais dans toute autre situation. Si c'eût été aux Tuileries, je me croirais en conscience obligé à des réparations. Jamais, au temps de ma puissance, je ne maltraitai quelqu'un qu'il n'y eût de ma part quelque mot qui raccommodât le tout; mais ici, il n'y en a eu aucun, et je n'en avais pas l'envie. Toutefois, il y a été peu sensible; sa délicatesse n'en a pas semblé blessée. J'aurais aimé, pour son honneur, à lui voir, par exemple, témoigner de la colère, repousser la porte avec violence en sortant, ou toute autre chose pareille. J'eusse été certain du moins qu'il y avait en lui du ressort et de l'élasticité; mais je n'y ai rien trouvé. »

La conversation a continué sur la

politique : elle était animée, vive, courante et d'un tel intérêt que j'ai pu oublier quelques instans le coin du monde où je me trouvais ; j'aurais pu me croire encore aux Tuileries ou dans la rue de Bourgogne.

FRAGMENS

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Je vais mettre ici ce qui me reste des chapitres de l'armée d'Italie, pour ne les pas trop éloigner de ceux qui précèdent. L'intérêt qu'ils présentent me laisse un vif regret de n'en avoir pas davantage. On verra même que celui de Léoben se trouve incomplet : toutefois, il en sera d'autant plus précieux, que je crois me rappeler qu'il n'a pas été conservé tout à fait sous la même forme ; il deviendra curieux de pouvoir comparer la première dictée avec le travail arrêté.

Au surplus, au moment d'envoyer ceci à la réimpression, il n'a encore paru, des mémoires de la campagne d'Italie, qu'un seul volume, jusqu'à la bataille de Rivoli inclusivement, et je dois dire que j'y remarque des chapitres entièrement neufs, et que ceux que je connaissais montrent parfois quelque accroissement dans les détails. Soit que Napoléon, dans ses loisirs, y soit revenu par pure prédilection, soit qu'il y